

Jeudi 16 novembre 2023 : séance consacrée à Marie-Hélène LAFON.

« Il faut avec les mots de tout le monde écrire comme personne. » La Retraite sentimentale (1907) de Sidonie Gabrielle Colette

Marie-Hélène Lafon est née le 1^{er} octobre 1962 à Aurillac, dans une famille de paysans du Cantal, où le livre n'existe pas. Elle grandit dans une ferme isolée au bout d'un chemin. Les femmes tiennent leur rang dans les cuisines et les cours. Enfant, elle écoute leurs histoires, et plus tard, leurs voix seront un déclencheur puissant de l'écriture. Elle aime le travail agricole et apprend le goût de l'effort qu'elle mettra, plus tard, au service de l'écriture.

À la fin des années soixante, Marie-Hélène suit la loi du père : s'en aller faire des études, parce que la terre revient en priorité au frère. Portée par la passion de son instituteur Léon Brunet - après les « petites années » de Madame Durif - elle part donc chez les sœurs, **au pensionnat de Saint-Flour**. La bouse de vache colle à ses chaussures, et ses vêtements séchés au-dessus du poêle sont parfumés aux effluves de pot-au-feu. Les filles de notables la regardent de haut et la traitent de bouseuse parce qu'elle sent la ferme. Face à ce "mépris social phénoménal", elle choisit l'excellence comme arme pour "leur faire mordre la poussière scolaire." Elle découvre les livres avec la conviction qu'ils seront son pays, et se met à raconter des histoires à ses amies, convaincues que plus tard, elle en écrira. Elle découvre, en même temps que les joies du pensionnat, Beethoven et Flaubert.

"Avec Flaubert, j'ai sauté dans le grand bain de la langue "

En classe de 4^e, Marie-Hélène Lafon découvre *Madame Bovary*, de Gustave Flaubert, l'un des grands amours de sa vie :

"J'étais en quatrième la première fois que j'ai lu "Madame Bovary" je n'étais absolument pas immunisée... À l'époque, le livre était une denrée rare ! Mais malgré tout, je ne me suis pas noyée et comme on le dit souvent : ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort. Je retrouve ce vertige et cette jubilation à chaque nouvelle expérience de lecture avec Flaubert. À l'exception de "Salammbô"... Flaubert est pétri de contradictions ! J'aime son amour pour sa mère, qui le rend tellement pathétique par moments. Bref, je le trouve inépuisable." dit-elle aujourd'hui.

Elle quitte le Cantal pour étudier les lettres classiques à Paris: à l'**université Paris-Sorbonne**, où elle obtient une **maîtrise de latin** et le **CAPES de lettres modernes**. Elle obtient ensuite un diplôme d'études approfondies (**DEA**) à l' **université Paris III-Sorbonne Nouvelle** puis un **doctorat ès lettres** à l'**université Paris VII-Denis Diderot**. Elle a consacré sa thèse à **Henri Pourrat**, ethnologue et écrivain auvergnat. Elle devient **agrégée de grammaire en 1987**. Elle enseigne le français, le latin et le grec en ZEP, d'abord dans le collège Saint-Exupéry en banlieue parisienne, puis à Paris, où elle vit.

Ce qu'elle désire transmettre ne passera pas par la maternité, mais par les mots. Écrire, c'est transgresser, alors Marie-Hélène Lafon publie son premier roman à 39 ans, après avoir découvert sa triade : **Michon, Millet et Bergounioux**.

Celle qui a décidé, à 12 ans, qu'elle ne voudrait pas d'enfant pour ne pas transmettre la peur, délaisse la vie de famille pour les livres. Cependant, elle attend longtemps avant d'écrire elle-même. D'où elle vient, "*on ne parle pas de soi, on ne raconte pas les histoires intestines*" Alors qu'elle a le sentiment de manquer sa vie, elle lit *La Gloire des Pythre* de Millet, ce qui la pousse à oser enfin.

À 39 ans, elle publie son premier roman, **Le soir du chien**, chez **Buchet-Chastel**, maison qui édite Colette et Flaubert, et à qui elle restera toujours fidèle.

Comment dire ce monde de paysans qui ne parlent pas ? L'écriture se fait toujours sous tension. Elle s'en remet aux conseils de ses deux premières lectrices en qui elle a pleinement confiance.

Elle revient sans cesse, dans son pays, que ce soit physiquement pour de longs séjours ou à travers ses récits : son département d'origine, le Cantal, et sa rivière, la Santoire, sont le décor de la majorité de ses romans, elle puise son inspiration et appréhende les gens qui vivent dans la « *diagonale du vide* ». Elle s'approche de façon très précise de leur vie et nous fait entrer chez eux comme chez des amis intimes

Elle célèbre, dans son univers, la ruralité et la paysannerie.

Professeuse agrégée de lettres classiques pendant trois décennies, elle se consacre à présent pleinement à l'écriture. Lors d'un entretien à la maison des écrivains et de la littérature, on lui demande :

« Écrire, ça commence comment ? »

Elle répond :

« *J'ai attendu longtemps. J'avais trente-quatre ans, c'était à l'automne 1996, et j'ai eu le sentiment de manquer ma vie, de rester à côté : j'étais comme une vache qui regardait passer le train et les vaches ne montent pas dans les trains. Je me suis assise à ma table et j'ai commencé à écrire. (...) Je suis montée dans le train de ma vie, et n'en suis pas redescendue depuis.* »

L'écriture s'impose à Marie-Hélène Lafon comme une nécessité, en écho à l'urgence de vivre de ses personnages.

Elle est de deux pays, de deux mondes : agrégée de grammaire enseignant à Paris où elle a fait ses études, elle est fille d'exploitant agricole, 33 hectares en moyenne montagne, la ferme perdue au milieu de la neige quand arrive Noël.

Elle est demeurée viscéralement attachée à sa terre natale et à ses habitants, qu'elle s'emploie à faire revivre au fil de son œuvre. Ses romans, suivis par un lectorat fidèle, ont été récompensés par des prix littéraires, depuis le premier, **Le soir du chien** (2001, Prix Renaudot des lycéens) jusqu'au plus récent **Histoire du fils** (2020, Prix Renaudot). Signalons aussi le Prix Renaissance de la Nouvelle 2003 pour « *Liturgie* », et le Goncourt de la nouvelle en 2016 pour le recueil « *Histoires* ».

Ses romans, depuis **le Soir du chien** en 2001 jusqu'à **Joseph** en 2014, **les Sources** en 2022, (éditions Buchet-Chastel dès le début) ses recueils de textes et de nouvelles, tous liés au monde rural - fût-ce pour raconter qu'on s'en éloigne - sont le creuset de la double origine.

Marie-Hélène Lafon s'intéresse de près à ces "**vies minuscules**", selon l'expression de l'écrivain Pierre Michon qui l'a beaucoup inspirée. "Humilité", comme le mot "homme" vient du nom latin *humus* qui signifie terre. **Joseph** fait partie de la race des humbles à qui rien n'a été donné. Mais qui fait face. Tout comme **Gordana**, personnage de **Nos vies** (Ed. Buchet-Chastel, 2017). Originnaire des Pays de l'Est, elle appartient, de la même manière que Joseph, à un monde disparu. Elle s'en est arrachée.

Marie-Hélène Lafon compose une œuvre littéraire qui fait la part belle au déclin du monde rural : "*ce qui avait été, ne serait plus, et n'en finissait pas de finir à bas bruit dans les bourgs et les hameaux de plus en plus exsangues.*" Le héros éponyme de son roman *Joseph* (Ed. Buchet-Chastel, 2014), ouvrier agricole de 58 ans "en bas du bas de l'échelle", est le témoin privilégié de cette agonie dont les souvenirs font la matière du livre.

"Joseph le savait, il suivait ces affaires et se souvenait des maisons, des bêtes, des prés, des bois, des gens, de ce que ça avait été de ce que ça devenait, ça devenait quelque chose, de mieux ou de moins bien, il n'aurait pas su dire, quelque chose d'autre, les gens et les bêtes mouraient mais pas les prés, pas les terres, pas la rivière, tout se conservait et il avait beaucoup à penser."

L'ensemble forme une suite, une sorte de fugue dont les variations éclairent les rapports familiaux dans un monde paysan menacé de disparition. Par une écriture précise, incarnée et imagée, parfois teintée d'humour, la romancière excelle à évoquer les sensations liées au *pays*, à rendre corps et voix à ces **derniers Indiens**. Mais la dimension sociologique, ethnologique même, de l'œuvre, le cède à l'universalité de grands thèmes humains portés par un imaginaire puissant : le cycle de la vie et de la mort, la perte et la mémoire.

Marie-Hélène Lafon écrit comme on creuse un sillon.

Dans *Nos vies*, la narratrice Jeanne Santoire, comptable fraîchement retraitée, fait ses courses chaque semaine au supermarché Franprix de la rue du Rendez-vous, dans le 12^e arrondissement de Paris. Elle observe et raconte : "*J'ai l'œil, je n'oublie à peu près rien, ce que j'ai oublié, je l'invente*". Sous ses yeux le vendredi matin, il y a Gordana la caissière, et Horacio Fortunato, le client qui attend son tour, toujours à cette même caisse.

Le livre commence par une description physique de Gordana, de ses seins qui abondent et "*échappent à l'entendement*".

Dans *Joseph*, la première page est aussi consacrée à l'apparence du héros : ses mains, ses ongles carrés, ses poignets solides. Les corps et leur langage sont toujours essentiels dans le travail de Marie-Hélène Lafon. Ses personnages sont des taiseux (pas de dialogues au style direct) et ce que Jeanne perçoit du désir d'Horacio pour Gordana, elle le décèle dans son corps uniquement : "*La main creusée en un geste d'enfance et d'attente*", "*son geste de suppliant noble et transi.*"

Le style de Marie-Hélène Lafon est ciselé, précis, économe. Aucun pathos, rien ne dégouline, même pour dire la souffrance. L'émotion n'est jamais imposée au lecteur, mais le mot est si juste qu'il transperce. Ses textes sont en outre mâtinés d'expressions qui font entendre le Cantal de

sa jeunesse : "s'enroutiner", "attraper 15 ans", "c'est trop tenu", "il faut fréquenter, et faire maison"...

« Faire rendre aux mots le plus de jus, une étreinte verbale. », est sa volonté.

Et avec un côté artisanal, méticuleux, obsessionnel, elle nous rend une sorte d'évidence par une longue et lente maturation.

« Les vaches ruminent, moi aussi. »

« Je travaille comme on laboure. C'est d'abord une question de matériau : l'enfance et les origines sont paysannes, plantées dans la terre, et, jusqu'à présent, sans que je sache pour combien de temps encore, j'éprouve la nécessité d'écrire à partir de là. »

Elle écrit sans notes préliminaires, ou de projet préalable de romans. Puis humble artisane, très obsessionnelle, elle rédige une première version papier, puis sur ordinateur et commence un lent travail de maturation. Elle lit à voix haute ses pages pour faire passer ses mots « au tamis du corps. », l'entendre sonner pour savoir si les phrases tiennent, sinon elle les rabote sans cesse, les polit et les repolit.

« Ensuite j'émonde, j'élague, je taille dans la matière, je fouille dans le terreau du verbe pour exhumer, extirper le mot précis, le rythme juste, au souffle près, à la virgule, au point-virgule près. Le travail d'écriture est une étreinte avec la matière verbale, c'est de l'empoignade, c'est long, ardent, parfois violent ; et c'est, à mon sens, organique parce que c'est une patiente affaire de matière et de corps. Mon rapport au monde passe par le corps et mon écriture aussi : je ne lâche jamais un texte pour publication éventuelle sans l'avoir au préalable mâché, ruminé, et dit, prononcé, proféré à voix haute, ce qui implique de passer littéralement mot après mot par le corps, le ventre, la bouche. »

(Marie-Hélène Lafon pour la Bibliothèque de Saint-Étienne le 09 février 2009)

Style précis, bref, un sujet par phrase, la langue du quotidien, ni comparaisons ni métaphores, le ton toujours retenu, façon d'éviter les malentendus de la subjectivité et du pathos. Ce qui se dit ici relève en effet d'une stricte volonté d'économie et de contrôle, sans le moindre dialogue.

Presque jamais de dialogues dans ses livres, "car on ne se parle que pour le concret et l'utile et non pour échange"

« Ce n'est pas dans mes moyens. Ça sonne faux. »

Notre femme de lettres a longtemps prétendu que la cause en était son aversion pour les tirets, les guillemets, toute cette « quincailleurie en forme d'horreur typographique ». « C'est un travail sur les mots, lit-on encore dans le Figaro. On écoute une histoire, une belle histoire, on l'écoute en peu de mots, en des mots choisis, qui semblent gagner sur le silence ».

Une écriture à tâtons

Marie-Hélène Lafon parle de "chantier" pour parler du processus d'écriture :

"Ça peut paraître étrange de dire une chose pareille au bout de 25 ans de pratique, mais mon écriture est très empirique et se fait à tâtons. C'est-à-dire qu'il m'est arrivé d'ouvrir un chantier en pensant que ce serait un livre de nouvelles et de me retrouver au terme du chantier avec un roman ! C'est le cas de "Pays", sorti en 2012. Au début, je ne sais pas quelle sera la meilleure mise en forme pour le texte." (cf dans Histoires, p.295)

+ Article « le Renaudot »

Marie-Hélène Lafon entreprend au fil de ses récits l'exploration des "sources" du monde paysan dont elle est originaire. Que ce soit dans *Les Derniers Indiens* (2008), *L'Annonce* (2009) ou plus récemment dans *Histoire du fils* (2020) et *Les Sources* (2023), elle déploie la grammaire d'un monde rural qui oscille entre l'immuabilité des territoires et le sentiment contraint de son propre déclin.

À l'occasion de la parution de son dernier "chantier", un essai sur le peintre Paul Cézanne, elle revient le temps d'un entretien au long cours sur sa vocation, ses influences et ses méthodes de travail.

"On ne naît pas impunément dans un pareil paysage. Ça peut vous vacciner définitivement contre la campagne et les pays perdus. Mais chez moi, ça a eu l'effet inverse ! J'ai été merveilleusement irradiée dès ma plus tendre enfance. La première parole qui a été dite sur ce paysage, c'était celle du maître d'école. Et il le posait dans une perspective géologique et historique. Très tôt, pour toutes sortes de raisons, j'ai eu besoin d'être embrassée par le paysage. J'appelle paysage le corps des pays. C'est même un corps aimant." Marie-Hélène Lafon

Marie-Hélène Lafon prend également part aux projets les plus divers. En 2004, elle « commencé à gratter quelque chose qui ressemblerait à de la poésie. » Dans l'ouvrage : *My creature is wonderful*, aux Editions Filigranes Trézélan, elle accompagne les photographies de Bernard Molins.

En 2005, elle participe à la rédaction de *Cantal*, un guide touristique aux Editions Quelque part sur terre, en collaboration avec Fabienne Faurie et Benoit Parrêt.

Elle partage avec de nombreux auteurs et à plusieurs occasions, les pages du *Journal Intime du Massif Central* (Editions Bleu autour), comme en 2006 avec le numéro 9 de la série sur le thème de la « Folie ».

Enfin en 2009, elle choisit de préfacier *Histoire de Tönle*, de Mario Rigoni Stern dans la Collection irraisonnée de préfaces à des livres fétiches (Editions Intervalles).

On la voit sur Youtube dans un clip de la Grande Sophie « un roman » w q

Les livres de Marie Hélène LAFON

LES ROMANS

- **Le soir du chien : 2001. Buchet-Chastel. Prix Renaudot des lycéens**

Dans un petit village du Cantal, Laurent, la trentaine, vit encore chez sa mère. Il rencontre Marlène, qui vient de Normandie, et dont il tombe amoureux. Ensemble, ils s'installent en haut du village, dans une maison isolée, pour des mois de bonheur lumineux. Mais bientôt leur amour se heurte au conformisme des villageois d'en bas. Un soir, leur chien se fait renverser par une voiture, Marlène rencontre le vétérinaire, et tout est changé...

Dans ce premier roman à l'écriture concise, Marie-Hélène Lafon multiplie les points de vue et confronte les voix de ses personnages pour mieux faire affleurer leur part d'intimité.

Prix Renaudot des lycéens 2001

- **Sur la photo : 2003. Buchet-Chastel**

Rémi habite porte de Bagnolet, à Paris, dans une petite maison refuge. Là, il enseigne l'histoire et la géographie et vit avec Isabelle. Leur fille s'appelle Louise ; l'ami le plus proche, Renaud. Depuis des années, Rémi collectionne les photos et écrit sur leurs versos. Quand il était petit garçon, Rémi vivait à l'ombre de ses deux sœurs. Ils habitaient une grande maison donnant sur les prés. C'était une enfance muette, solitaire. La ville la plus proche était à quarante-cinq kilomètres. Un jour, l'une de ses sœurs meurt, écrasée par un autocar. Un autre jour, sa fille Louise vient de fêter ses dix ans, Rémi disparaît sans laisser de traces. Sur la photo est un roman d'une grande maîtrise qui confirme le talent et les obsessions de Marie-Hélène Lafon : l'enfance dure toujours et le présent de l'homme adulte est impossible.

- **Mo. 2005. Buchet-Chastel**

Au centre commercial, Mo (diminutif de Mohammed) travaille à la gestion des rayons et des stocks. C'est le dernier né. Il vit avec sa mère. Le père est mort et les frères et sœurs sont partis. Mo ne sait pas lire. Chaque mois, il rapporte son salaire à la maison. C'est lui qui s'occupe du ménage. C'est un garçon méticuleux, soigneux et secret. Sa mère le méprise, mais il s'en moque. Ses frères passent et prennent l'argent qu'il gagne. Il le sait, il s'en moque. Parfois il a des aventures avec des femmes de la cité. Toutes sont plus âgées, déjà fatiguées. Elles aiment sa douceur. Jusqu'au jour où Mo rencontre Maria, nouvelle embauchée à La Ronde des Pains du centre commercial. Ce jour-là commence l'histoire. Ce jour-là, pour Mo, le monde s'ouvre enfin. Mais Maria est une jeune fille indépendante qui, elle, s'oppose à son père et à sa mère. Elle n'hésite pas à hurler, à juger, à trancher. Très vite, l'incompréhension s'installe. Jusqu'au jour fatal. Quatorze chapitres marquent les quatorze étapes de la passion de Mo.

- **Les derniers Indiens. 2008. Buchet-Chastel**

Les Santoire, le frère et la sœur, sont la quatrième génération. Ils ne se sont pas mariés, n'ont pas eu d'enfants. En face de chez eux, de l'autre côté de la route, prolifère la tribu des voisins qui ont le goût de devenir. Sentinelles muettes, les Santoire happent les moindres

faits et gestes. Et contemplant la vie des autres. Celle des vrais vivants. D'une plume toute en économie et en tensions, Marie-Hélène Lafon dépeint avec finesse la fin d'un monde, d'une civilisation.

- L'Annonce. 2009. Buchet-Chastel

Paul a quarante-six ans. Paysan, à Fridières, Cantal.

Cinquante- trois hectares, en pays perdu, au bout de rien. Il n'a pas tout à fait choisi d'être là, mais sa vie s'est faite comme ça. Paul n'a qu'une rage : il ne veut pas finir seul, sans femme.

Annette a trente-sept ans. Elle est la mère d'Eric, bientôt onze ans. Elle n'a jamais eu de vrai métier. Elle vient du Nord, de Bailleul. Annette a aimé le père d'Eric, mais ça n'a servi à rien, ni à le sauver du vertige de l'alcool, ni à faire la vie meilleure. Alors elle décide d'échapper, de recommencer ailleurs, loin.

D'où l'annonce. Paul l'a passée. Annette y a répondu.

Sauf qu'il y a les autres. Le fils silencieux, et la mère d'Annette. Et les autres de Paul, ceux qui vivent avec lui à Fridières. Les oncles, propriétaires des terres. Et la sœur, Nicole, dix-huit mois de moins que Paul, qui n'a pas de mari pas d'enfant.

- Les pays. 2012. Buchet- Chastel

Claire, fille de paysans du Cantal, est née dans un monde qui disparaît. Son père le dit et le répète depuis son enfance : ils sont les derniers. Très tôt, elle comprend que le salut viendra des études et des livres. Elle s'engage donc dans ce travail avec énergie et acharnement. Elle doit être la meilleure. Grâce à la bourse obtenue, elle monte à Paris, étudie en Sorbonne et découvre un univers inconnu. Elle n'oubliera rien du pays premier, et apprendra la ville où elle fera sa vie. Les Pays raconte ces années de passage.

- Joseph. 2014. Buchet-Chastel

Joseph est ouvrier agricole dans une ferme du Cantal. Il a bientôt soixante ans. Il connaît les fermes de son pays, et leurs histoires. Il est doux, silencieux. Il a aimé Sylvie, un été, il avait trente ans. Elle n'était pas d'ici et avait beaucoup souffert, avec et par les hommes. Elle pensait se consoler avec lui, mais Joseph a payé pour tous. Sylvie est partie au milieu de l'hiver avec un autre.

Joseph reste seul. Il est un témoin, un voyeur de la vie des autres.

- Nos vies. 2017. Buchet-Chastel

"J'ai l'oeil, je n'oublie à peu près rien, ce que j'ai oublié, je l'invente. J'ai toujours fait ça, comme ça, c'était mon rôle dans la famille, jusqu'à la mort de grand-mère Lucie, la vraie mort, la seconde. Elle ne voulait personne d'autre pour lui raconter, elle disait qu'avec moi elle voyait mieux qu'avant son attaque."

Le Franprix de la rue du Rendez-Vous, à Paris. Une femme, que l'on devine solitaire, regarde et imagine. Gordana, la caissière. L'homme encore jeune qui s'obstine à venir chaque vendredi matin... Silencieusement elle dévide l'écheveau de ces vies ordinaires. Et remonte le fil de sa propre histoire.

Nos vies est le nouveau roman de Marie-Hélène Lafon. Il aurait pour sujet la ville et ses solitudes.

- **Histoire du fils. 2020. Buchet-Chastel. Prix Renaudot 2020.**

Le fils, c'est André. La mère, c'est Gabrielle. Le père est inconnu.

André est élevé par Hélène, la sœur de Gabrielle, et son mari. Il grandit au milieu de ses cousines. Chaque été, il retrouve Gabrielle qui vient passer ses vacances en famille.

Entre Figeac, dans le Lot, Chanterelle ou Aurillac, dans le Cantal, et Paris, Histoire du fils sonde le cœur d'une famille, ses bonheurs ordinaires et ses vertiges les plus profonds, ceux qui creusent des galeries dans les vies, sous les silences.

Avec ce nouveau roman, Marie-Hélène Lafon confirme la place si particulière qu'elle occupe aujourd'hui dans le paysage littéraire français.

- **Les Sources. 2023. Buchet-Chastel.**

Marie-Hélène Lafon décrit dans ce roman court, très dense, l'intimité d'une famille qui vit la violence au quotidien, dans le silence et l'isolement, et ses suites. Nous sommes à la fin des années 60, dans une région rurale où *"il faut faire semblant devant les gens"*, où l'orgueil *"bloque les mots"*. La romancière articule son récit en trois mouvements, autour de la maison familiale.

Trois mouvements et trois points de vue.

On démarre avec celui de la mère, 1967, dans les jours qui précèdent son émancipation. Ce samedi de juin 1967, la mère s'active dans la maison. C'est jour de *"grande toilette des enfants"*. Il faut faire la lessive, ranger la maison. Se tenir prêt pour la visite le lendemain chez les grands-parents.

Elle repense au passé, à son enfance, à ce qu'elle est devenue aujourd'hui. Elle est mariée depuis huit ans, son corps s'est alourdi. *"Trente ans, trois enfants, Isabelle, Claire et Gilles, deux filles et un garçon, sept, cinq et quatre ans, une ferme, une belle ferme, trente-trois hectares, une grande maison, vingt-sept vaches, un tracteur, un vacher, un commis, une bonne, une voiture, un permis de conduire"*. Sur le papier une belle vie. En vrai, un calvaire qui a démarré *"aussitôt après le mariage"*. Pour tenir, elle fait des listes, et s'y accroche.

Puis vient celui du père, dans les années 70, resté seul dans une maison vide, qui rumine *"cette drôle d'époque"* où *"les femmes veulent prendre la place des hommes"*, et sa nostalgie du Maroc, où il y eut le service militaire, la chaleur, et une femme.

Le père pense aussi à ses filles, qui réussissent, et à sa tante Jeanne, professeure de mathématiques à Paris, figures féminines lumineuses, et rassurantes, motifs de fierté dans son esprit, tandis que pour son fils, son "garçon", *"il n'y voit pas clair, il sent que Gilles est tout du côté de sa mère et de son grand-père maternel ; ils en feront une nouille, pas un homme capable de tenir une ferme"*.

Et enfin dans le troisième et dernier chapitre, on retrouve Claire, la seconde fille devenue adulte, cinquante ans plus tard, à l'automne 2021, sur le seuil de sa maison d'enfance, celle du calvaire puis des visites alternées, qui vient d'être vendue.

LES ESSAIS et ENTRETIENS :

- FLAUBERT, pages choisies. 2018. Buchet-Chastel.

Depuis 2016, les éditions Buchet Chastel consacrent leur collection « **Les auteurs de ma vie** » au regard qu'un écrivain contemporain porte sur l'un de ses homologues du passé. C'est bien évidemment l'immense Flaubert que la styliste Marie-Hélène Lafon a choisi de mettre à l'honneur.

En moins de cinquante pages, elle livre dans une première partie intitulée « Flaubert for ever » tout ce qu'elle retient d'essentiel de l'ermite de Croisset. D'abord la mort qui l'a très jeune violemment affecté : celle du père le 15 janvier 1846 (il n'a alors que 24 ans) suivie de celle de la sœur adorée le 22 mars de la même année. Il s'accrochera alors à sa mère et à sa nièce, toutes deux prénommées Caroline. Ses amitiés. Ses amours. Aux côtés des personnages réels gravitent les protagonistes de fiction. Et l'auteure des « *Derniers Indiens* » de clamer : « *Je donne tous les Frédéric pour un Charles. Tous les Moreau pour un Bovary* ».

De ses lectures, elle a retenu « *la litanie des prénoms ancillaires* » avouant avoir choisi « Un cœur simple » en sous-texte du magnifique « Joseph » publié en 2014.

Après cette présentation, trop courte donc un peu frustrante, elle livre aux lecteurs une anthologie regroupant des extraits de sa correspondance avec sa mère lors de son voyage en Orient, de « Madame Bovary », de « L'éducation sentimentale », de « Un cœur simple », de « Bouvard et Pécuchet » et du « Dictionnaire des idées reçues ».

CÉZANNE, Des toits rouges sur la mer bleue. 2023. Flammarion

« M H Lafon fait parler les tableaux de Cézanne , « Je suis plantée devant le Sous-bois, au Louvre, salle Mollien, et je suis dans le bois, sous les arbres, traversée de lumière pâle. L'air est tiède, c'est un matin d'été caressant et parfait. le vent bleu court dans les branches basses, le remuement des feuilles est tissé de pépiements d'oiseaux furtifs. Tout fait présence, le silence est habité, on arrête de marcher pour que cesse le vacarme des pas et du sang sous la peau. On sort de soi pour faire corps avec la merveille. »

M H Lafon épie la maman de Cézanne, Paul est le préféré de ses trois enfants.

M HLafon s'immisce dans la tête et le coeur du père de Cézanne, ce marchand de chapeau devenu banquier fortuné qui aurait tant voulu que son fils poursuive sa propre carrière, mais se résignera même si c'est sur le tard à son choix de vie et même à son mariage incongru.

M H Lafon sympathise avec l'épouse Cézanne, elle croque même son jardinier, Vallier, assis sous le tilleul des Lauves, absorbé dans ses pensées, alors que Cézanne vieillissant lutte contre le diabète.....

M H Lafon réussit avec 160 pages à nous rapprocher de ce peintre impressionniste dont le grand succès sera plutôt posthume, en arrivant à nous esquisser des fragments de son plus intime, ses tableaux et sa vie privée. Un exercice d'exploration et d'admiration réussi !

« On ne saisit pas Cézanne, on ne l'épuise pas, il résiste, on l'effleure, il glisse, il disparaît dans le sous-bois. On l'espère. On l'attend. » (Babelio)

LES NOUVELLES

6 recueils de nouvelles complètent l'œuvre, on en retrouve parfois au cœur d'un roman.

Ce sont :

Liturgie, 2002

Organes, 2006

La Maison Santoire, 2008 - Saint Pourçain sur Sioule. Bleu autour.

Gordana 2012 Éditions du chemin de fer. Cette nouvelle « se retrouve » dans *Nos vies*.

Traversée, 2013, Éditions Créaphis puis éd. Paulsen en 2015 (réédition)

Histoires, 2015. Ensemble des nouvelles

Les Étés, dans 13 à table. Pocket 2021.

J'ajoute :

- **Les Jours d'hiver** paru aux éditions Initiales en 2019
- **La demie de six heures** aux éditions La Guêpine. 2017.

Cette nouvelle est née en Aubrac, pays majuscule. C'est une histoire d'amour. C'est un vertige...

Ces deux petits textes sont riches de la langue belle et épurée de Marie Hélène Lafon, ce sont deux petits bijoux.